

ANASTASIA

L'histoire d'Anastasia, c'est celle d'un brusque déclassement social. En 2007 cette libraire aisée, conseillère littéraire des intellectuels parisiens fait faillite et se retrouve à la rue. Obligée de demander de l'aide, Anastasia croise le chemin des petits frères des Pauvres. Depuis dix ans, l'association et la fondation l'accompagnent, à son rythme. De l'écoute, de l'aide administrative et surtout un relogement dans son ancien quartier... Pour Anastasia, les petits frères des Pauvres, c'est la « *bonne étoile* » placée sur « *un long chemin de croix* ».

Jamais Anastasia n'aurait pensé devoir un jour demander de l'aide. « *Avant c'est moi qui donnais tous les mois aux associations.* » « Avant » pour Anastasia, c'est quand tout roulait encore. Avant « *la faillite, le déclassement et la misère* ». Assise sur son canapé, dans son petit appartement de la rue Pernety (14^{ème}), qu'elle loue à la Fondation des petits frères des Pauvres, cette jeune grand-mère de 62 ans assure revenir « *de très très loin* ». Dix ans après les premières mains tendues, cetteoureuse des livres au tempérament bien trempé confie avoir eu « *beaucoup de chance dans son malheur* ». Celle d'avoir croisé sur sa route des gens « *patients, bienveillants, qui ont compris, une vraie famille construite en cours de route* ».



© Martin Varret

Et si elle en rigole aujourd'hui, Anastasia sait qu'elle n'a pas toujours été tendre avec les bénévoles et les salariés des petits frères des Pauvres. « *J'étais dans la boue, j'étais mal, mais malgré ma réticence et mon mauvais caractère, ils ont continué.* » Les petits frères des Pauvres ont su l'accompagner, à son rythme. Il y a encore quelques années, Anastasia claquait les portes au nez des salariés de l'association, préférait crever de faim que de se rendre aux soupes populaires et refusait de se mêler aux autres infortunés accompagnés par les petits frères des Pauvres. « *Quand je suis arrivée je me suis dit : c'est la cour des miracles.*

Je me disais Anastasia, tu es vraiment de la merde. J'avais un blocage. J'avais des exigences et ça a été difficile à accepter. » Il aura fallu près de dix ans pour digérer une chute survenue en quelques mois.

La descente aux enfers

Avant la galère, tout allait pour le mieux. La jeune femme originaire du Berry, diplômée d'un troisième cycle en lettres à la Sorbonne puis employée à la Caisse des Dépôts, dispose d'un train de vie confortable, d'un bon trois pièces et d'un petit pécule de côté. La trentaine bien avancée, elle se lance un pari un peu fou : ouvrir sa propre librairie. « *Mon père m'avait toujours dit : va vers ce que tu aimes.* » Certains tentent de l'en dissuader mais Anastasia tient bon. En 1992, *La Maison de Cézanne* ouvre ses portes rue de l'Ouest, à Paris (14^{ème} arrondissement). « *J'avais tous les intellectuels, les journalistes qui venaient. Je conseillais les plus jeunes sur leurs lectures. J'étais dans mon élément.* » Mais en 2007, la faillite met un terme à quinze ans d'idylle entre Anastasia, ses livres et le quartier. « *Du jour au lendemain votre banquier vous coupe tout. Vous sortez de la banque avec des sueurs froides et vous vous dites : je fais quoi ? Je dors où ?* » Pour Anastasia, c'est le début de la descente aux enfers.



© Martin Varret

Elle toque à la porte d'une association qui l'installe d'urgence à l'hôtel. « *Je vivais avec les cafards à Saint-Ouen, je découvrais la misère, je changeais de quartier et de milieu social.* » Sa fille unique, installée en Province avec son compagnon, se fait muter d'urgence à Paris. « *Elle pensait que je ne survivrais pas à ça.* » Malgré l'insistance de sa fille, Anastasia refuse de s'installer chez elle. « *Elle a tout fait pour m'aider mais vivre ensemble avec son copain c'était pas faisable pour moi.* » Anastasia est orientée vers l'association les petits frères des Pauvres et atterrit au local Bienvenue du 14^{ème}. Là, elle fait la connaissance de Daniel, l'un des nombreux « *apôtres* » placés sur « *son chemin de croix* ».

Accepter l'aide

Daniel l'écoute, l'accompagne et n'hésite pas à la bousculer. « *On se voyait toutes les semaines, on parlait, on a fait les démarches administratives. Il m'engueulait aussi parce qu'il m'avait donné une adresse pour aller manger et je n'y allais pas.* » Daniel la convainc également d'enclencher un suivi psychologique. Lui, au moins, ne la prend pas de haut. Pas comme ces administrations qui ne la voient désormais que comme une femme noire sans le sou. « *J'ai entendu de ces choses ! Des : tiens voilà encore une immigrée qui connaît rien, ou des : Toi-comprendre-ce-que-je-dis ? Façon petit nègre. Moi je leur répondais avec mon langage le plus châtié que tout était en ordre dans mon dossier.* » Humiliée, déclassée, Anastasia encaisse. Mais le plus dur reste la vie au milieu des cafards dans sa chambre d'hôtel miteuse. Daniel présente alors le dossier d'Anastasia pour un relogement en pension de famille par la Fondation des petits frères des Pauvres.



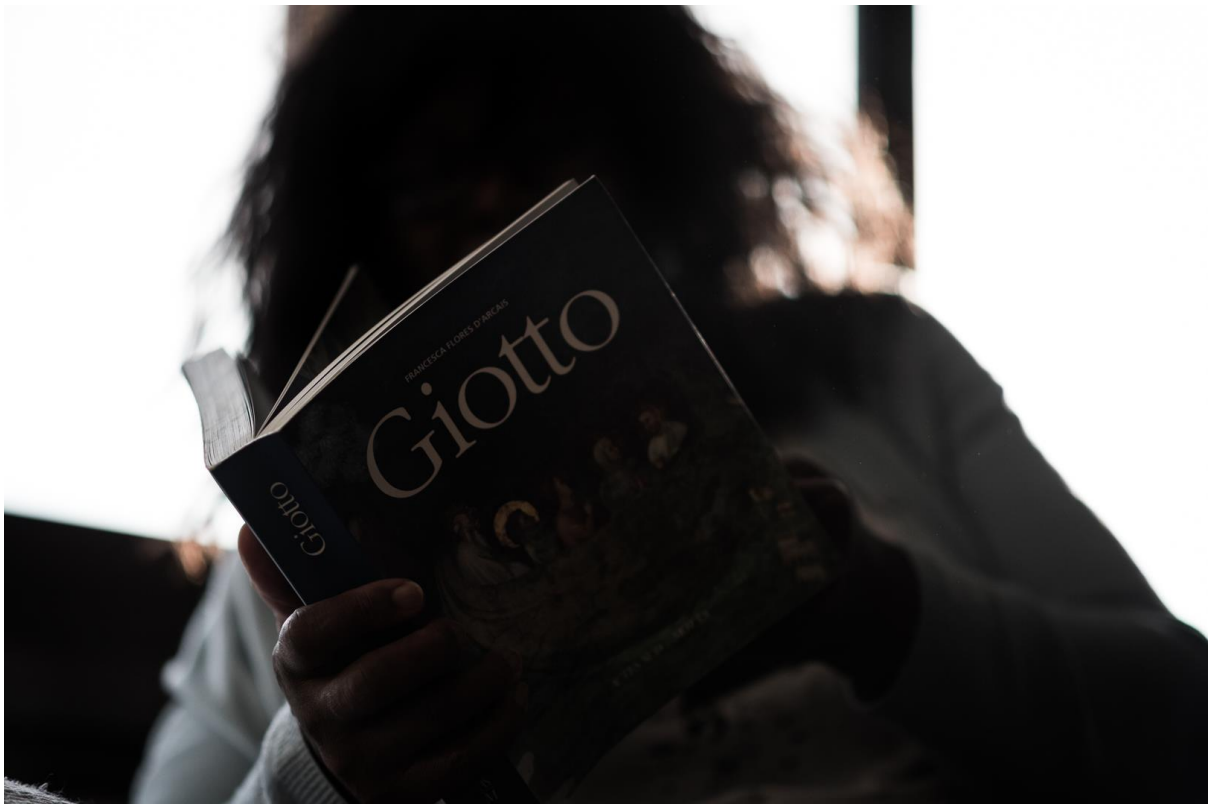
© Martin Varret

Huit mois après avoir perdu son appartement, Anastasia retrouve son 14^{ème} arrondissement et s'installe en pension de famille, rue de la Gaîté. Les premières années, elle les passe dans sa chambre ou à l'extérieur. Têtue et fière, Anastasia refuse de côtoyer de trop près les autres pensionnaires. « *Les gens mangeaient ensemble et moi je disais juste bonjour et je grognais dans mon coin. Les sorties et les vacances avec les autres, pour moi, c'était hors de question.* » Pascale, la responsable de la pension de famille, ne la laisse pas tomber pour autant. « *Une fois, elle est venue me chercher dans sa voiture pour aller en vacances à la mer à Cabourg, j'ai pas pris le train avec les autres.* » Avec le recul, Anastasia reconnaît avoir parfois été trop loin. « *Ma fille me disait : Maman c'est pas l'éducation que tu m'as donnée. Ce sont des gens qui t'aident. Mais aujourd'hui je ne suis plus comme ça.* »

Tourner la page

Les années passent. Peu à peu, la frustration d'Anastasia s'apaise, sa colère s'essouffle. Elle va mieux. Reste une dernière étape pour retrouver enfin un semblant de vie normale : « *J'ai toujours voulu un logement à moi. Dès mon arrivée à la pension de famille, je me suis dit : je reste pas.* » En 2015, six ans après son arrivée rue de la Gaîté, son vœu est exaucé. Cédric, son nouveau travailleur social, la contacte : un appartement de la Fondation vient de se libérer dans son ancien quartier, rue Pernety. « *On aurait dit une agence immobilière. Il avait noté tous mes critères. Il arrive et me dit : vous allez être contente !* » Une visite s'organise. Anastasia emménage dans la foulée.

Deux ans après son installation, Anastasia se sent « *bien* » chez elle. « *Je ne regrette pas d'être là. Il y a de la lumière, un petit balcon. On peut faire un petit bijou avec cet appartement.* » Il reste encore un peu de boulot mais elle l'assume, « *d'ici un an, ce sera parfait* ». Tous les quinze jours, sa fille lui rend visite, fait ses courses et range l'appartement. Prévenants, les voisins mettent aussi la main à la pâte. Certains lui portent ses courses, d'autres lui descendent ses poubelles. « *Quand il a fait très chaud ils ont même sonné chez moi pour vérifier si je buvais assez* ». Anastasia retrouve aussi ses repères dans le quartier. Les riverains la reconnaissent, la saluent et s'étonnent de cette longue absence. « *Je leur dis rien. J'assume pas encore mon niveau. J'accepte pas leurs invitations sinon je sais que je vais devoir les inviter.* » Et quand elle passe devant sa librairie, Anastasia détourne le regard. L'enseigne y est toujours mais personne n'a pris sa place.



© Martin Varret

Pas facile d'oublier le passé. Alors autant se concentrer sur le présent. Tourner la page et aller de l'avant, c'est le nouveau crédo d'Anastasia. « *J'ai envie de me faire d'autres connaissances. Je vais reprendre la peinture dans le quartier. J'ai envie de faire une auto-*

entreprise et écrire pour les autres. » Elle sait qu'elle pourra toujours compter sur les petits frères des Pauvres. « Ils vous lâchent jamais vous savez, même quand vous ne voulez pas d'eux. Mais ils savent que j'aime bien vivre en solitaire. C'est moi qui les sollicite si j'ai besoin. » Reconnaisante envers sa « bonne étoile », on sent qu'Anastasia aimerait rendre la pareille. « Ils m'ont aidée à rebondir, à porter mon fardeau. Si je gagne au loto, je paye un voyage à Pascale, Emmanuelle, Daniel et Cédric. » En attendant, Anastasia veut leur montrer qu'ils ont eu raison de s'accrocher. « Je suis en train de retrouver l'estime de moi-même. Je veux montrer aux gens qui s'occupaient de moi que je suis autre chose que la dame courbée qu'ils ont connue. »

Une histoire racontée par Louise Vignaud, imagée par Martin Varret / APIDAE Agence